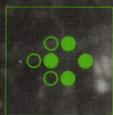


Sur le chemin des glaces

Werner Herzog

Récit Traduit de l'allemand par Anne Dutter



P.O.L.

Sur le chemin des glaces

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE PAYS OÙ RÉVENT LES FOURMIS VERTES, 1985

Chez d'autres éditeurs

SCÉNARIOS (Signes de vie – Les nains aussi ont commencé petits – Fata Morgana – Aguirre, la colère de Dieu), Hachette/P.O.L, 1981

FITZCARRALDO, NOSFERATU, LA BALLADE DE BRUNO, Mazarine, 1982

COBRA VERDE, Jade/Flammarion, 1988

Werner Herzog

Sur le chemin des glaces

Munich-Paris
du 23-11 au 14-12-1974

Traduit de l'allemand par Anne Dutter

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

-

Titre original : VOM GEHEN IM EIS
© Carl Hanser Verlag, 1978
© Hachette, 1979, pour la traduction française
© P.O.L éditeur, 1988, pour la réédition
de la traduction française
ISBN : 2-86744-137-4

AVANT-PROPOS

Un ami parisien m'a téléphoné à la fin novembre 1974. Il m'a dit que Lotte Eisner était très malade et allait sans doute mourir. J'ai répondu : cela ne se peut pas. Pas maintenant. Le cinéma allemand ne peut pas encore se passer d'elle, nous ne devons pas la laisser mourir. J'ai pris une veste, une boussole, un sac marin et les affaires indispensables. Mes bottes étaient tellement solides, tellement neuves, qu'elles m'inspiraient confiance. Je me mis en route pour Paris par le plus court chemin, avec la certitude qu'elle vivrait si j'allais à elle à pied. Et puis, j'avais envie de me retrouver seul.

Mon journal de marche n'était pas destiné à être lu. Aujourd'hui, quatre ans après, quand j'ai repris ce petit carnet de notes, il m'a ému d'étrange manière, et le désir de le faire lire à d'autres m'a aidé à surmonter la

gêne de cette mise à nu devant des regards étrangers.

Seuls quelques passages très intimes ont été supprimés.

W. H.

DELFT, HOLLANDE

24 mai 1978

Samedi 23.11.74

Très vite, au bout de cinq cents mètres environ, je fis ma première halte à l'hôpital Pasing. De là, je voulais bifurquer vers l'ouest. Avec ma boussole, je cherchai à déceler la direction de Paris. Je la connais, maintenant. Achternbusch avait sauté en marche d'une camionnette Volkswagen. Indemne, il avait aussitôt renouvelé l'expérience, et s'était cassé une jambe, il est maintenant au fond d'un lit, salle cinq.

Le problème sera de franchir le Lech, lui dis-je, car il n'y a que très peu de ponts. Un riverain me fera-t-il traverser en barque? Herbert me tire les cartes, de minuscules cartes, pas plus grandes qu'un ongle de pouce, il en étale deux rangées de cinq, mais il ne sait plus comment les interpréter : il ne retrouve pas la notice explicative. Entre autres cartes, il y a « The Devil », et dans la deuxième

rangée, « The hanged man », pendu à l'envers.

Du soleil! Comme par une journée de printemps, c'est ça, la surprise! Comment sortir de Munich? Qu'est-ce qui occupe les gens? Les caravanes, les voitures accidentées que l'on rachète, le lavage-minute? Concentrer ma pensée sur moi m'a conduit à une découverte : le reste du monde rime.

En moi, une seule pensée, dominant toutes les autres : partir! Les gens me font peur. La Eisnerin¹ ne doit pas mourir, elle ne mourra pas, je ne le permettrai pas. Elle ne mourra pas, ne mourra pas. Pas maintenant, elle n'en a pas le droit. Non, elle ne mourra pas maintenant, parce qu'elle ne mourra pas. Mes pas se font pesants. Voilà que la terre tremble. Quand je marche, c'est un bison qui marche. Quand je m'arrête, c'est une montagne qui se repose. Pitié! Elle ne doit pas. Elle ne mourra pas. Quand j'arriverai à Paris, elle sera en vie. Il ne peut pas en être autrement, cela ne se peut pas. Elle n'a pas le droit de mourir. Plus tard, peut-être, quand nous le lui permettrons.

Dans un champ détremé, un homme

1. Nous avons maintenu ce nom affectueux donné par Bertolt Brecht à Lotte Eisner (*N.d.l.t.*).

prend une femme. L'herbe est couchée et sale.

Mon mollet droit risque de me causer des problèmes, et peut-être, aussi, ma botte gauche, devant, sur l'empeigne. Tant de choses passent dans la tête de celui qui marche. Le cerveau : un ouragan. Un accident a failli se produire juste devant moi. J'ai une passion pour les cartes géographiques. Les matches de football commencent : sur des terrains labourés, on trace la ligne médiane. Des drapeaux bavarois flottent au-dessus de la gare d'Aubing (ou Germering?). Dans son sillage, le train emporte un tourbillon de papiers secs, qui tournoient longtemps encore après qu'il disparu. Dans ma main, je sentais encore la petite main de mon petit garçon, cette étrange menotte, dont le pouce pouvait si curieusement se rabattre sur le poignet. Les yeux dans le tourbillon de papiers, j'ai cru que mon cœur allait se déchirer. Lentement, on approche de deux heures.

Germering, l'auberge, des enfants fêtent leur première communion; un orchestre à vent, la serveuse porte un plateau de tartes, et les habitués tentent de lui en dérober quelques morceaux. Voies romaines, remblais celtes, l'imagination travaille à plein. Samedi après-midi : mères et enfants. En quoi consistent vraiment les jeux d'enfants? Aucun rapport

avec ce qu'on voit au cinéma. Il faudrait une longue-vue.

Tout ceci est très neuf, un nouveau pan d'existence. Tout à l'heure, je me suis arrêté sur un pont : sous moi, un tronçon de l'auto-route, direction Augsburg. Auparavant, en voiture, je voyais parfois sur les ponts des gens qui regardaient passer les autos, maintenant, c'est moi qui regarde. Ma deuxième bière m'alourdit jusqu'aux genoux. Un gamin attache une pancarte entre deux tables avec une ficelle, dont il fixe les deux extrémités avec du Scotch. Les habitués crient : déviation! — Et puis quoi encore! réplique la serveuse, et la musique reprend de plus belle. A la table des habitués, on aimerait bien voir le gamin passer une main gourmande sous les jupes de la serveuse, mais il n'ose pas.

Je ne tiendrais tout cela pour vrai que si c'était un film.

Où dormirai-je? Je ne m'en soucie pas. Un homme en jeans de cuir brillant prend la direction de l'est. Tenant à hauteur de cuisses son plateau chargé de crèmes, la serveuse crie : « Catarina! » en direction du sud. Je note ce genre de choses, maintenant. « Valente! » braille en réponse un des habitués. Et toute la tablée de rire. A côté de moi, un homme ceint d'un tablier vert, que j'avais

pris pour un paysan, se révèle soudain comme le patron. Lentement, je m'enivre. Près de moi, une table m'exaspère de plus en plus avec ses tasses à café, ses assiettes, ses tartes bien disposées, et devant tout cela, personne. Pourquoi n'y a-t-il personne? Les cristaux de gros sel qui recouvrent les bretzels m'enchantent à un point indicible. Soudain, tout le monde dans l'auberge regarde dans la même direction, sans raison particulière. Après ces quelques kilomètres à pied, je sais que je ne suis pas dans mon état normal, cette certitude me vient de la plante des pieds. Celui dont la langue ne brûle pas a la plante des pieds qui brûle. Je me souviens avoir vu devant l'auberge un homme décharné, dans un fauteuil roulant, ce n'était pas un paralytique, mais un idiot, et une femme dont je n'ai plus souvenir, le poussait. Des lampes sont accrochées à des jougs de bœufs. Dans la neige, derrière le saint-bernard, j'ai failli buter sur un cerf, qui aurait compté trouver du gibier ici? Un gibier vigoureux! Dans les vallées de montagne, je pense toujours aux truites. La troupe, si je puis dire, va de l'avant, la troupe est fatiguée, elle a fait sa journée. Le caviste au tablier vert approche son visage à quelques centimètres du menu : il est presque aveugle. Ce ne peut pas être un paysan puisqu'il est presque aveugle.

C'est le patron. Oui. Ici, à l'auberge, on allume. C'est que dehors, le jour tire à sa fin. Devant un coca, un enfant en anorak, incroyablement triste, se blottit entre deux grandes personnes. On applaudit l'orchestre. « Tout est bien qui finit bien », dit l'aubergiste, rompant le silence.

Dehors, dans la froidure, les premières vaches, c'est émouvant. Autour du fumier qui fume, sur une dalle de béton, deux fillettes font du patin à roulettes. Un chat, noir d'ébène. Deux Italiens poussent ensemble un vélo. Ah, cette puissante odeur des champs! Un vol de corbeaux monte vers l'est; derrière eux, le soleil, très bas. Des champs lourds et humides, des forêts, une foule de gens qui marchent. Un chien berger, que la fumée de son haleine précède. Alling : cinq kilomètres. Pour la première fois, peur des voitures. Dans un champ, on a brûlé des illustrés. Des bruits, on dirait des cloches qui sonnent dans un beffroi. Le brouillard s'épaissit, brume. J'hésite entre divers champs. De jeunes paysans passent en pétaradant sur leurs vélomoteurs. A droite, presque à l'horizon, des voitures en trop grand nombre, parce que le match de foot n'est pas terminé. J'entends des corbeaux, mais je m'arc-boute dans un refus : Surtout ne pas lever les yeux! Qu'ils croassent! Je ne leur offrirai pas un regard, je riverai

mes yeux à la hauteur de cette feuille! Non!
Pas question! Que les corbeaux croassent!
Je ne les regarderai pas maintenant!

Dans un champ, un gant trempé de pluie; les sillons formés par le tracteur retiennent une eau froide. Les adolescents sur leurs vélo-moteurs roulent, synchrones, vers la mort. Dans ma tête, des images de betteraves qu'on n'a pas arrachées, et pourtant, je vous le jure, il n'y a pas une seule betterave dans les environs. Un tracteur géant, menaçant, avance dans ma direction, vient sur moi, il veut me laminer, mais je résiste. A côté de moi, des emballages de polystyrène blanc me réconfortent. Par-delà le champ labouré, me parvient le bruit de conversations lointaines. Hiératique et noir, un bois. La lune brille, translucide, à quarante-cinq degrés sur ma gauche, soit au sud. Partout, des avions monomoteur profitent du chien et loup, avant l'obscurité de la nuit. Encore dix pas et il fera nuit noire jusqu'à la Saint-Glinglin. A mes pieds, les vestiges d'un panneau de signalisation arraché, noir et orange, la pointe orientée vers le nord-est. Près du bois, de très paisibles silhouettes accompagnées de chiens. Dans la région que je traverse, il y a la rage. Si j'étais dans l'avion qui, silencieux, passe au-dessus de moi, dans une heure et demie je serais à Paris. Qui

coupe du bois? Est-ce une horloge qui sonne là-bas? Bon, poursuivons.

Nous sommes devenus semblables aux voitures dans lesquelles nous roulons, nos visages en témoignent. La troupe se repose, la jambe gauche sur un lit de feuilles pourrissantes. Le fruit du prunellier s'impose à moi, j'entends par là, le vocable : prunelle. Mais en guise de prunelle, c'est une roue de vélo aux boyāux arrachés qui est là, et sur laquelle on a peint des cœurs rouges.

Dans ce virage, je vois aux traces que des voitures ont fait fausse route.

Passé à côté de moi une auberge forestière, aussi grande qu'une caserne. Il y a là un chien, un monstre, un veau. D'emblée, je sais qu'il va se jeter sur moi, mais par chance une porte s'ouvre, et silencieusement le veau s'y engouffre. Image de graviers, puis, sous les semelles, devant soi, on voit la terre qui se meut. Des mineures en mini-jupes attendent de monter en croupe sur les vélomoteurs d'autres mineurs. Je laisse une famille me doubler, leur fille s'appelle Esther. Un champ de maïs, encore sur pied, couleur de cendre en hiver, il crépite, pourtant il n'y a pas de vent. C'est un champ qui s'appelle mort. J'ai ramassé un bout de papier vergé blanc, imprégné d'humidité, je l'ai rapproché de

mes yeux dans l'espoir de lire quelques lignes sur la face qui avait touché le sol mouillé. Oui, en vérité, CELA serait écrit. Maintenant que je sais la feuille vierge, pas de déception.

A la ferme des Döttel, tout est hermétiquement clos. Au bord du chemin, une caisse de cannettes de bière vides attend d'être enlevée. Si le chien berger, que dis-je, le loup!, n'avait pas une telle soif de mon sang, cette nuit, je me serais contenté de sa niche, parce qu'elle a une litière de paille. Un vélo se rapproche, à chaque tour de roue la pédale frotte contre le carter. Les glissières de sécurité serpentent à mes côtés, ainsi que les fils électriques au-dessus de ma tête. J'entends le grésillement de la haute tension. Cette colline n'invite à rien. A mes pieds, un village est noyé dans sa propre lumière. Sur ma droite, une route à grande circulation, mais silencieuse. Des cônes de lumière, aucun bruit.

Quelle frayeur quand j'ai pénétré dans la chapelle, à l'entrée d'Alling! Je comptais vaguement y dormir, lorsque je découvris une femme qui priait, un saint-bernard à son côté. Dehors, les deux cyprès augmentèrent encore ma peur qui, telle la foudre, sortit par mes pieds pour aller se perdre dans un gouffre sans fond.

A Alling, plus une auberge ouverte. J'errai le long du sombre cimetière, puis vers le terrain de foot, quand soudain, je tombai sur une maison en construction dont toutes les ouvertures étaient fermées par d'épaisses bâches en plastique. Quelqu'un remarqua ma présence. A la sortie d'Alling, un bournier : quelques mesures en tourbe, je crois. J'ai effarouché des merles dans une haie, une vraie panique, je les ai vus s'envoler devant moi dans l'obscurité. Ma curiosité fait bien les choses, et me guide vers une résidence secondaire : jardin fermé, pièce d'eau qu'enjambe un petit pont, maison bouclée. J'ouvre, en appliquant la méthode simple que Joschi m'a apprise : Un, faire sauter un volet, deux, casser un carreau, trois, entrer.

Dans un angle de la pièce, une banquette. De grosses bougies : curieusement, elles sont allumées. Pas de lit, en revanche un tapis moelleux, deux coussins et une bouteille de bière, non entamée. Dans un coin, un cachet de cire rouge. Une nappe, aux motifs modernes, comme on en faisait dans les années cinquante. Sur cette nappe, une grille de mots croisés, dont on avait péniblement rempli une case sur dix. Les gribouillis en marge, prouvaient que l'on était à bout de ressources. On avait trouvé : « Couvre-chef? » — chapeau. « Mous-

En novembre 1974, Werner Herzog apprend que son amie Lotte Eisner, critique et historienne du cinéma allemand, est très malade, on craint pour ses jours. Alors, il décide de se rendre auprès d'elle, à pied, de Munich à Paris. C'est un geste de chevalerie, un acte fou dicté par l'amitié, avec la certitude non moins folle qu'au bout du chemin Lotte Eisner serait vivante, et hors de danger. Du 23 novembre au 14 décembre 1974, il tient un carnet de route devenu depuis lors *Sur le chemin des glaces*. A travers cette marche qui anime de bout en bout le récit, Herzog nous réapprend à voir ce sur quoi notre œil glisse, indifférent. Tout ici est mouvement : chemins, fleuve, oiseaux, arbres, pluie, neige. Reportage mais aussi témoignage d'un homme qui nous fait partager tour à tour ses moments d'exaltation, d'épuisement, de plénitude.



9 782867 441370

Maquette de couverture :
Jean-Pierre Reissner

Photo : X

ISBN : 2-86744-137-4
F 10137-10-88

72 F